

A. Réflexion psychanalytique

La violence est une force de la nuit. Elle est aveugle et elle aveugle. Elle ne discerne pas entre l'esprit qui fait vivre l'homme et la projection imaginaire de la chair. Pire, elle transmue la clarté de la différence en ténèbres d'une opposition excluante. Elle prend le sujet au piège du plaisir de nier la parole qui le fonde dans l'esprit de l'origine. Elle le fait s'affirmer « contre » la vie et chercher à s'unifier en excluant toute différence. « L'affirmation comme substitut de l'unification, appartient à l'Eros, la négation – successeur de l'expulsion – appartient à la pulsion de destruction. Le plaisir généralisé de la négation, le négativisme de tant de psychotiques, doit être vraisemblablement compris comme indice de la démixtion des pulsions par retrait des composantes libidinales » (S. Freud, « La négation », dans *Résultats, idées, problèmes*, II, 1921-1938, Paris, 1985, p. 139). La dénégation réduit l'Autre à rien et la parole à du vent. Elle tire sa force du désir dévoyé. Dans l'anticipation de la destruction, elle exalte une toute-puissance dont dépendrait tout ce qui vit maintenant. Elle rend anonyme le corps qu'elle défigure.

1. LA DESTRUCTION DU TEMPLE DE L'ESPRIT. – L'altérité, dont le visage est le signe, fonde l'identité humaine dans la différence subjective que la parole instaure, celle du « je », « tu », « il ». En réduisant l'autre au même ou à l'objet de sa volonté propre, le violent voit en lui ce qu'il doit détruire ou maîtriser pour avoir la sensation d'exister. Mais en voulant être par lui-même, il échappe à la vie de l'esprit. Il refuse de naître comme sujet dans un corps spécifié par la parole jusque dans sa différence charnelle. S'il est vrai que le rapport homme/femme est le lieu d'émergence de la parole, il n'est pas étonnant que la violence introduise le mensonge et la mort dans le sexe.

Nier le corps comme temple de l'Esprit revient à refuser la différence subjective où l'homme trouve sa spécificité dans la référence à la Parole créatrice. Le plus haut degré de la violence réside en un vouloir échapper à la vie de l'esprit en la confondant avec l'idéalisation de l'image du « moi ». L'idéalisation en bien ou en mal est, en effet, l'arme inconsciente de la séduction ou de la perversion. Prise pour de l'amour, elle est le ressort le plus puissant du narcissisme. Elle cache la plus mortelle des désobéissances à la « vérité qui parle ». En faisant régner l'évidence de l'idée et le tintamarre de la démonstration, elle vide le rapport intersubjectif de la substance dont il témoigne et elle construit, autour de ce vide, un monde clos où l'irruption de la parole est ressentie comme une menace.

Dans le registre du fantasme, surgissent alors des représentations d'explosion ou de fuite qui laissent, dans les rêves ou dans les dessins, à la place de la maison du corps, des ruines, à la place du visage, un trou, ou à la place du monde vivant, la mort dans la fuite ou la suffocation.

En son fond, la violence est l'apanage de la folie. « Crise de folie », dit-on de cette fureur qui s'empare de l'aliéné quand il plie tout à sa volonté et confisque l'autre dans une jouissance meurtrière avec le sentiment de quasi-plénitude inhérente au plaisir de faire le vide.

Le violent ne se sent exister que dans le plaisir de nier la vie dans l'acte où il la reçoit. De proche en proche, il en vient à fréquenter assidûment la mort dans le lieu même de la naissance. Ce sentiment d'une « vie contre », d'une vie qui triomphe d'une autre vie atteint son paroxysme dans la manipulation par la peur. L'approche du danger et la destruction provoquée deviennent la preuve de son existence.

De l'opposition de l'enfant capricieux à la tyrannie du séducteur, du meurtre au suicide du jaloux, de l'explosion

colérique au retrait boudeur, la parole est tournée en dérision. En se justifiant par la peur ou par le sentiment aigu de l'injustice, le violent ne perçoit même plus la brutalité du passage à l'acte de la « liberté négative d'une parole qui a renoncé à se faire reconnaître » (J. Lacan). Il en jouit, au contraire, et d'autant plus qu'il ne veut rien en savoir.

2. Sous la dérision, L'AVEUGLEMENT ET LE REFUS : meurtre, viol, terrorisme. – Dans le meurtre, la violence efface le principe selon lequel tout vivant a droit à la vie puisqu'elle lui a été donnée. Le meurtrier, en effet, fait cesser le désordre que la présence de l'autre représente à ses yeux et il rétablit l'ordre imaginaire en annulant le don.

Dans le viol, la violence nie le principe d'une jouissance de la vie dans la joie de la rencontre. Le violeur doit jouir seul. Bien mieux, il jouit de transformer la rencontre en lieu de jouissance sans joie et sans partage. Il jouit de posséder. Le viol répète un fantasme d'une jouissance triomphante qui serait à elle-même sa propre fin dans l'anéantissement de l'intersubjectivité.

Dans le terrorisme, la violence nie le principe selon lequel la différence – comportementale, idéologique ou religieuse – doit trouver une reconnaissance de droit dans la mesure où elle n'est pas contraire à l'esprit de la loi qui régit la société. Le terroriste prétend imposer sa loi.

Donner la primauté à l'imaginaire, c'est – pour parler en termes de structure psychique – faire du « Moi » le maître absolu de la maison. Faute de se reconnaître comme don de la parole, le mouvement de l'esprit s'exaspère et se retourne contre lui-même : il se dédouble. En devenant auto-suffisant à ses propres yeux, il s'auto-détruit. Fondée sur l'apparence, la violence trouve sa cohérence réductrice dans l'élaboration d'un discours totalitaire, d'une idée toute puissante, d'un fantasme implacable. Elle évacue l'esprit et réduit le corps de l'homme à celui de l'animal.

Le monde de la violence est sans faille, sans manque, sans respiration. En forme de ruse ou de force, il n'y a, face à lui, que du conforme ou du hors-la-loi, du « même » ou du « qui ne vaut pas la peine », du « même » ou du « pas sérieux », du « même » ou « du rien à dire ».

La relation y est réduite à la pure et simple opposition d'une dualité dont les termes incompatibles s'excluent ou se confondent. Ainsi en est-il du Dragon de l'Apocalypse qui s'apprête à dévorer l'enfant de la femme aussitôt né (*Apoc.* 12,4). Il transmet à la Bête son pouvoir et ses paroles d'orgueil (*Apoc.* 13). Et, de même, Narcisse s'identifie à son image jusqu'à la noyade. « Que celui-là qui n'aime aucun autre s'éprenne de lui-même. »

L'obstination de l'aveuglement entraîne toujours, plus ou moins, dans le jeu destructeur d'une intelligence qui prétend tout prendre ou tout comprendre et sape toute référence à la vérité qui parle. Le jeu de l'intelligence déconnectée de la recherche de la vérité est dérision.

La reconnaissance de soi cherchée dans sa propre image est dérisoire à en mourir : elle est mensonge. A la place d'un tiers originaire par rapport auquel s'établirait la différence structurante entre l'image que j'ai de moi-même et le « parler » (J. Lacan) que je suis, il n'y aurait jamais qu'une autre image de moi cherchant dans son redoublement spéculaire

dans le Dictionnaire de spiritualité, article : violence

— comme la Bête ou comme Narcisse — son fondement originaire. L'identité de l'homme parlant se perd alors dans le vide d'un miroir en abîme et cette aspiration dans le vide le rend fou.

La dérision — au cœur de la folie — est violence ultime. Elle confisque l'ouverture à la parole en enfermant la pensée dans le doute ou dans l'objectivité du discours.

3. LE REFUS DU DON DE LA PAROLE ORIGINAIRE : le corps comme non-lieu. — Dans l'abîme qu'elle suscite, la violence est refus de l'origine comme don de l'esprit. En niant la différence, elle rend impensable le corps en tant que lieu de l'unité dans l'Esprit et signifiant de la parole.

La relation duelle est mortifère. Elle exclut le Tiers Originnaire (Caïn et Abel) et se soutient du refus de la parole échangée ou donnée. Le passage à l'acte, meurtre ou suicide, manigancé par l'inconscient du jaloux est corrélatif d'un silence forcé, le mutisme. En revanche, si le jaloux consent à écouter, ou à parler, la tenaille du dédoublement se desserre et le lien du désir, rompu dans l'*a-liên-ation* (a privatif), se restaure. La dimension d'altérité de la parole libère l'homme de la prison de sa propre image.

Que l'homme *re-fuse* jusqu'au meurtre le don de la parole fait à son frère, le précipite dans l'aveuglement et dans la haine de lui-même. S'excluant de la vie et plein de rancœur vis-à-vis du vivant, le violent se venge en détruisant la vie en lui. Il en veut à la vie. Il se cabre dans un refus obstiné de recevoir ce qui lui est donné. Or « un homme ne peut rien recevoir, écrit saint Jean, si cela ne lui a été donné du ciel » (Jean 3,27).

L'ultime violence réside dans le paradoxe d'un désir qui se nie lui-même en déniait l'Autre. Elle dit que la parole n'a pas de lieu, pas de corps. Elle se nourrit de la destruction du corps et se projette comme fin du monde. Elle avorte la parole faite chair. Essentiellement suicidaire, elle est refus de l'incarnation et de l'amour trinitaire qui est don de l'UN tel que l'UN ne serait que dans l'AUTRE et non en lui-même. L'unité serait le don en tant qu'acte, la différence originaire, l'Esprit.

4. A L'INTIME DE L'INTIME, la voix de l'Autre fait apparaître un visage. — La parole naît du silence dans lequel elle s'entend comme d'un Autre. Nous ne pouvons pas nous concevoir à son image et pas davantage la concevoir à notre image sonore. Pré-tendre le faire, c'est être plongé dans les ténèbres, quitter la chaleur de la vie et devenir sourd à la voix qui nous touche au cœur. Le noir, le froid et le mutisme sont les symptômes de la négation du corps vivant. Ils s'opposent à la lumière qui éclaire la nuit, au feu qui réchauffe nos membres et à la parole qui est la source de vie dans le corps. Ils s'y opposent comme à une violence de l'Esprit !

Mais, quand la parole se fait entendre dans le silence, elle brise le cœur de pierre et restaure le cœur de chair : le sang se remet à circuler dans le corps. L'Esprit fait violence à la violence : il est douceur. Il fait mourir la mort : il est Vie.

A la douceur de la voix qui parle en discernant au cœur de l'homme le sujet qu'il est en vérité, de l'image trompeuse qu'il a de lui-même, son « moi », aucune violence visible, fût-elle cosmique, ne saurait résister.

La dureté de l'enfermement se brise devant l'apparition d'un visage qui ne s'oppose pas comme une image à une image, mais qui convoque à l'écoute et au sourire. Le visage se donne à contempler quand chute, comme un masque,

l'image. Il n'apparaît jamais dans le miroir mais il est toujours offert au désir dans la rencontre. Il donne à voir l'invisible de l'esprit. Il en appelle au nom et à la filiation. « C'est d'appartenir à l'univers du langage, écrit François Marty dans la *Bénédiction de Babel* (Paris, 1990, p. 114) que la vue apprend l'invisible. » Elle l'apprend du visage.

S'il en est ainsi, l'inversion qui prétend fonder l'être sur le paraître, exclut la parole de la chair. Avec elle, commence toute violence dans laquelle s'engendrent le meurtre, le vol et le viol, le mensonge et l'adultère.

5. LE DÉSIR ET LA LOI : le contre-sens de la violence. — Pourtant, c'est la loi qui semble faire violence à l'homme quand elle met une butée à sa satisfaction et le délivre de la tyrannie de sa pulsion. Sans elle, en effet, il ne peut que s'identifier à cet objet et il le fait au prix de sa singularité subjective. Mais, avec la loi, il est *é-duqué* et sort de l'aveuglement et de la dérision. Pourtant, être conduit hors de l'enceinte où règne l'indifférencié est toujours éprouvé comme une violence. Pour le bandit qui fait partie d'une « bande », la loi est ressentie comme une injustice ; pour le jaloux qui fait partie d'un « couple », l'enfant l'est comme un intrus et, pour l'*infans* collé à sa mère, la parole du père comme une intolérable séparation.

La loi interdit de prendre le redoublement de l'imaginaire dans le même pour la vérité du sujet. Elle fait de la jouissance de la fusion ou de la confusion comme aussi de l'exclusion ou de la haine, une faute qui signale l'endroit de la perte de différence subjective. Elle balise le chemin qui y conduit et autorise l'espoir de la rencontre qui fonde le désir en l'Autre dans l'obéissance à la parole et dans le renoncement à l'immédiate satisfaction pulsionnelle.

L'apparente clarté de la dérision se laisse entendre, après coup, comme la tentative de pervertir le sens et de perdre toute direction. Dans un perpétuel jeu de miroir sans butée, elle ne cesse de contredire en disant la même chose. Elle fait rire. Mais c'est au prix d'une ambivalence qui rend fou car plus aucune parole ne tient.

Qu'il n'y ait pas de désir repérable comme fondement de l'intersubjectivité sans loi dit assez qu'il n'y aurait pas de loi humaine sans le corps témoignant d'une Parole Originnaire. Fût-ce dans le mensonge. La fonction de la loi est d'indiquer négativement le désir là où il court le risque, dans l'histoire, d'être subverti par la pulsion et perverti par le mensonge. La réalisation du désir, alors, ne peut plus se confondre avec la satisfaction « objective » de la loi. Cette confusion sans issue est le tourment d'un perfectionnisme mortifère : elle ferait dépendre le salut de la morale et de la loi.

Certes, la réalisation du désir ne suppose pas l'abolition de la loi ou l'absence de morale. Elle exige au contraire l'accomplissement de la loi dans la révélation de l'esprit qui fonde l'homme à l'origine en un Autre qui parle auquel, dès le commencement de l'histoire, dès la naissance, il désobéit pour se référer à ce qu'il sait de la vie par lui-même. La fonction de la Loi consiste à baliser un chemin au terme duquel se réalise ce qui est présent au cœur du sujet humain, le désir de Celui qui lui donne une place et un nom dans la génération. Et ce nom dans la suite des âges, je ne peux, sans me tromper et sans tromper, l'obtenir par la force ou par la ruse. Ce qui est plus intime à moi-même que moi-même, le désir dont je vis, est un *don*.

En interdisant la clôture sur le même, la loi — l'interdit de l'inceste — maintient la vie ouverte à l'ordre du Don.

6. VIOLENCE ET POSSESSION, LE DIABLE. — En prétendant prendre et retenir, l'homme cherche à posséder le don pour en être le maître. Croyant posséder par la violence, celle de la force ou celle de l'argent, c'est lui qui est possédé par sa puissance. La volonté de posséder par soi-même pour être, dit assez que l'identité cherchée est imaginaire. Recevoir la parole de vie en vérité, c'est participer du mouvement dans lequel elle se donne quand nous la prenons. Pour reprendre la citation de saint Jean : « un homme ne peut rien recevoir » — même pas la vie — « si cela ne lui a pas été donné du ciel » (*Jean 3,27*) — S'il n'est pas engendré dans l'Esprit, s'il n'est pas Sujet.

Le mensonge pervertit le désir. Il néantise la parole originaire. Avec lui, l'homme se « conçoit » comme un « moi » (une instance imaginaire) triomphant et souverain qui fait de l'autre tout ce qu'il veut pour le plaisir. Comme dans le sadomasochisme, la pulsion se verrouille sur elle-même dans la réduction de son objet à rien. Ainsi, se manifeste, dans la « désobéissance » à la loi, le refus de consentir à la vie de la Parole et à l'ouverture du désir : « Élie est déjà venu et, au lieu de le reconnaître, ils ont fait de lui tout ce qu'ils ont voulu » (*Mt. 17,12 ; Marc 9,13*).

Cette prétention folle de jouir seul de la vie en étant « contre » s'accompagne du fantasme de la mort de tous les autres et de soi comme sujets, fantasme de la mort du Tout-Autre. Elle s'accroche à l'identification imaginaire de l'enfant à l'image d'une mère perverse et dans l'exclusion de toute parole tierce. Il s'agit là de l'inceste dont nous avons dit que l'interdiction par l'autre de la mère, le père, faisait Loi pour le genre humain.

La violence désorganise l'univers. Ce retour au chaos n'est pas sans rapport avec la transgression de l'interdiction de l'inceste et la transmission d'une vie qui, n'étant plus ordonnée à la parole dans un corps, ne s'imaginer plus que comme angélique et/ou animale : non symbolique.

La violence est dé-symbolisation. Elle n'autorise pas la rencontre dans l'esprit. Elle ignore l'altérité. Elle fait échapper l'être humain à la division qui le constitue comme sujet dans la génération. Alors l'Univers devient chaos et à la place du symbole qui fait l'homme, la parole de l'alliance originaire, se trouve projeté la *diabolé*, la disjonction des commencements.

Dans le monde du mensonge, la *défiance* du silence et/ou de la voix surgissant, à l'intime de l'intime, d'un Autre, conduit à mettre sa foi dans le ressenti de la chair et à rejeter hors d'elle l'esprit qui la fait vivre dans un rapport aux autres. Nous l'avons vu, c'est le ressort de la violence.

7. Mentir, c'est substituer la mort à la vie : LA PERVERSION DU SIGNE. — Le mensonge laisse entendre que la vie n'est pas donnée et que l'homme n'est pas référé par son nom à la Parole originaire. Là est le tourment du pervers : il ne fréquente la vie que pour tuer et la vérité que pour mentir. C'est en tuant et en mentant qu'il en témoigne ! Le pervers ne connaît la loi et le désir qu'en se déniait comme sujet qui refuse de consentir à la différence du besoin et du désir, du langage et de la parole, de la loi et de l'esprit, différence qui le fonde dans l'amour.

Ne pas consentir à lire dans la chair le signe de l'esprit fait violence à la nature de l'homme. Pour ceux qui veulent mettre Jésus à l'épreuve, demander à « voir un signe », c'est refuser de s'en remettre à l'esprit qui parle en eux et dont la chair du Christ — son visage — est le signe. « Les Pharisiens et les Sad-

ducéens s'approchèrent alors et lui demandèrent pour le mettre à l'épreuve, de leur faire voir un signe venant du ciel. Il leur répondit : « Au crépuscule, vous dites : Il va faire beau temps, car le ciel est rouge feu ; et à l'aurore : Mauvais temps aujourd'hui, car le ciel est d'un rouge sombre. Ainsi, le visage du ciel, vous savez l'interpréter, et pour les signes des temps vous n'en êtes pas capables ! Génération mauvaïse et adultère ! Elle réclame un signe, et il ne lui sera donné que le signe de Jonas ». Et les laissant, il s'en alla » (*Mt. 16,1-4*).

La perversion nous enferme dans l'imaginaire dont la conversion nous délivre, en nous ouvrant au réel. Ce mouvement nous conduit aux limites de la connaissance de l'homme et nous fait surgir comme sujet dans la reconnaissance de Dieu. Ce passage de la perversion à la conversion est balisé par les bornes de la résistance, voire du refus qui conduit au désespoir. Mais, sur ce chemin, les pèlerins d'Emmaüs rencontrent le Christ ressuscité.

8. PARLER, C'EST ÉCOUTER LA VOIX DE L'ESPRIT DANS LE CRI DE LA CHAIR. — Pour les enfants des hommes, la mise au monde est mise en voix. Leur sourire, leur regard et leur cri sont interprétables à la lumière de la parole et ils doivent l'être. Ne pas le faire revient à exercer sur eux la plus grande violence, à les rejeter hors du monde humain.

La violence du cri tient au silence complice de l'opacité de la chair. Un cri de bébé sans interprétation véridique plonge l'homme dans la peur ravagante de parler ou d'entendre. L'interprétation apaise la violence du cri : elle la transforme en joie. Elle étend le pacte de la parole à tout vivant. Elle le baptise dans la filiation de l'origine.

Baptiser un petit d'homme, c'est l'interpréter comme un enfant né d'une humanité qui consent à « ce qu'il lui soit fait selon la Parole de Dieu », selon l'Esprit, de la naissance dans la chair à la résurrection d'entre les morts. L'inconscient est la marque originelle du sujet inscrit dans la division opérée par la violence du mensonge. Les effets de mort de la surdité viennent de ce que personne n'entend ou n'est censé avoir entendu et reconnu la vie de l'esprit dans la chair. Alors l'enfant est perdu dans le déchirement d'un cri sans voix, d'un hurlement silencieux qui laisse sa chair étrangère aux mots du langage.

Telle est la violence du psychotique. Elle le rend étranger à son corps comme au corps de l'humanité. Les mots ne le pénètrent pas au cœur. Ils n'altèrent pas sa chair. Ils ne poinçonnent pas son esprit de la marque de l'Autre, d'un manque-à-être qui le ferait vivre en sujet. Au contraire, les mots qui interprètent en vérité le silence de la chair, donnent corps à l'enfant en lui donnant la parole. A l'articulation de ses pulsions, le désir ne s'éteint pas dans la satisfaction, mais, à l'intime de l'intime, il reste ouvert à l'Autre par la médiation du langage avec les autres.

9. LE CORPS ET LA DIFFÉRENCE. — Nous pouvons maintenant dire ce qu'est la violence. *Elle est la force ou la ruse qui abuse l'homme en le détournant de l'obéissance à la parole qui lui donne corps*. Ses effets sont visibles dans la transformation de la différence en opposition. Non plus l'homme *et* la femme quand il s'agit de la différence sexuelle, mais l'homme *ou* la femme. Non plus le mensonge *et* la vérité, quand il s'agit de la différence spirituelle, mais le mensonge *ou* la vérité. Non plus la vie *et* la mort quand il s'agit de

la différence des membres dans l'unité d'un corps, mais la vie *ou* la mort.

Le pacte de la parole vraie et vivante excède une telle logique excluante. Il brise l'opposition stérilisante des contraires. Il l'excède car elle en est l'origine se manifestant dans le pardon. Le pardon institue toujours à nouveau l'homme dans le rapport à la différence originaire qui est don de l'Esprit. Ce faisant, il le délivre de l'opposition duelle et spéculaire d'un dédoublement qui nie la Parole originaire.

L'homme nouveau n'entre dans la paix que par le chemin de la différence. Ce chemin passe par le discernement des esprits : celui du consentement au désir de l'Autre et celui de son refus. Les psychanalystes parlent, à cet endroit, de « castration symbolique » qui est l'opération réintroduisant de génération en génération la chair de l'homme à la Parole de vie Originaires jusqu'à la fin. Cette opération par laquelle la parole marque du signe de l'altérité la vie qui s'engendre par l'opération de l'Esprit entre l'homme et la femme et fait le corps de l'humanité.

Quand elle apparaît à l'état brut, la violence est le résultat d'une confusion inconsciente entre deux termes d'une triade excluant le troisième. C'est cette exclusion qui fait du rapport duel un bloc où la fusion imaginaire des deux termes – la confusion – est prise pour l'unité de l'esprit. Or, lorsque la parole ne sépare ni ne tranche plus, le silence devient complicité excluante de tout autre. Le partenaire devient l'image idolâtrique du même où se focalise le refus inconscient de l'autre et l'occultation obstinée de toute ouverture à un Tiers. La structure de l'homme ne peut plus alors se définir comme un ensemble vivant dont la vie se caractérise par le fait que l'affectation d'un des éléments mobilise aussi les deux autres. La vie de l'esprit qu'implique une telle définition n'y est plus supportable et la violence se substitue au désir.

Si le principe de la cohérence du bloc est l'exclusion du tiers et la ressemblance dans la négation de la différence, la moindre dissemblance dégénérera en meurtre et/ou en suicide.

Dans cette perspective, on découvre avec horreur que la plus extrême violence est celle qui prend l'apparence de la douceur, que cache l'orgueil de la bonne éducation, de la politesse ou de la folie.

La violence *a-liène* une vie. Elle détruit le lien de l'unité de l'esprit dans la différence. C'est pourquoi elle s'en prend au corps, à l'incarnation. Expression de la négation de l'Esprit dont l'acte en vérité est de se donner dans la chair, elle prétend à une vie d'ange et/ou de bête. Alors elle détruit le corps en tant que Temple de l'Esprit.

S. Freud, *Névrose, Psychose et perversion*, Paris, 1973 : « Deux mensonges d'enfants » (1913), p. 183 ; *Résultats, idées, problèmes*, II, 1921-1938, Paris, 1984 : « La négation » p. 135 ; « Pourquoi la guerre ? » p. 203 ; *Essais de psychanalyse*, Paris, 1981. – E. Weil, *Logique de la philosophie*, Paris, 1950. – J. Lacan, *Écrits*, Paris, 1966 : « L'agressivité en psychanalyse », p. 101-24 ; « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », p. 125-49. – *La Violence*, Semaine des Intellectuels catholiques, dans *Recherches et débats*, n. 59, Paris, 1967. – H. Arendt, *Du mensonge à la violence*, Paris, 1972. – R. Girard, *La violence et le sacré*, Paris, 1972 ; *Des choses cachées depuis le commencement du monde*, Paris, 1978. – D. Vasse, *Un parmi d'autres*, Paris, 1978, p. 117-66 ; *Le poids du réel, la souffrance*, Paris, 1983 ; *La chair envisagée, la génération symbolique*, Paris, 1988, p. 99-130 et 165-92. – P. Beauchamp,

L'Un et l'Autre Testament, t. 2 : « Accomplir les Écritures », Paris, 1990, voir dans l'index les entrées : « guerre », « sang », « sacrifice », « violence ». – P. Beauchamp et D. Vasse, *La violence dans la Bible*, dans *Cahiers Évangile* n. 76, Paris, juin 1991.